

Biographies

## Un colosse nommé Max Weber

Nicolas Weill

La figure du fondateur de la sociologie moderne, Max Weber (1864-1920), n'a rien perdu de son caractère fascinant. Non seulement parce qu'il a légué une oeuvre colossale connue en France relativement tard, et sélectivement, grâce à Raymond Aron et Julien Freund. Mais aussi parce qu'il était lui-même un colosse, à la fois génial et dépressif, à l'égal de l'autre représentant canonique du tournant de la modernité allemande, Nietzsche. Alors que l'enquête de Weber sur les travailleurs de l'est de l'Elbe lui a assuré, à 35 ans, une belle réputation académique dans sa place forte universitaire d'Heidelberg, il s'effondre psychiquement et sombre dans l'aphasie scripturale cinq années durant, de 1897 à 1902. C'est dire à quel point Weber constitue le sujet idéal d'une « psychobiographie », ce genre qui s'était quelque peu asséché depuis *L'Idiot de la famille*, de Sartre (Gallimard, 1971-1972), mais auquel la levée du tabou qui pesait sur l'interpénétration de l'oeuvre et de la vie a, semble-t-il, redonné un essor.

Longtemps, pratiquer ce « biographisme » jetait des doutes sur la valeur scientifique du résultat. Comme le prouve l'auteur, François Bafoil, sociologue au CNRS/CERI, cette pudeur est désormais derrière nous. Il n'hésite pas, par exemple, à montrer comment *L'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904) a représenté pour Weber une porte de sortie hors de sa longue crise morale et nerveuse : « La lecture de ces pages, écrit-il, donne le sentiment que Weber est parvenu *in fine* à construire une explication rationnelle de ses propres tensions, portées par le constat initial que quelque chose a disparu la cause fondamentale, Dieu, l'enfance et par l'exigence de l'ascétisme en les sublimant à la hauteur d'un enjeu historique considérable le capitalisme dont il est un héritier et qu'il assume pleinement. » Cette démarche fait toute l'originalité de cette nouvelle biographie, même si l'on peut déplorer un saucissonnage du propos en titres, intertitres et sous-titres pléthoriques qui gâche la fluidité de la lecture.

## *Indiscrétions signifiantes*

François Bafoil n'en a pas moins su mettre en avant la richesse d'une histoire personnelle marquée par l'impuissance, et la chasteté imposée par Weber à son épouse, l'intellectuelle et féministe Marianne Weber (qu'il nommait sa « camarade » - *Gefährtin*), puis par la découverte sur un mode explosif de l'amour au sens le plus concret, notamment avec ses maîtresses, Mina Tobler et la redoutable Else von Richthofen (dont la soeur, Frieda, deviendra la maîtresse de D. H. Lawrence), avec laquelle les relations tourneront au sadomasochisme. Cet intérêt pour un aspect inattendu de la vie d'un des plus grands savants du XX<sup>e</sup> siècle a été relancé par la parution en 2004 de la biographie magistrale de Joachim Radkau, *Max Weber. La passion de la pensée* (non traduit), qui s'appuyait sur la correspondance intégrale du sociologue, elle-même publiée dans les années 1990. Radkau déclencha une controverse, certains s'indignant de voir ainsi compléter la statue du géant des sciences sociales par ce qu'ils ne voyaient que comme des indiscrétions insignifiantes.

Peine perdue. Plus que sur le Weber politique, belliciste et nationaliste, finalement converti à la République de Weimar, l'accent s'est irrémédiablement déplacé sur l'attraction exercée sur l'érudit par la bohème anarchisante qui régnait dans les quartiers de Schwabing ou de Charlottenburg (respectivement à Munich et Berlin), où s'est inventée la liberté sexuelle à la Belle Epoque. Le portrait du psychiatre autrichien Otto Gross (1877-1920, disciple de Freud de pair avec Carl Jung, et lui aussi amant d'Else), militant du matriarcat et du « communisme sexuel », compte parmi les plus savoureux de cette biographie, vouée à un savant qu'on ne cessera de redécouvrir.

*Max Weber. Réalisme, rêverie et désir de puissance, de François Bafoil, Hermann, 434 p., 35 €.*